

et il ne lui fut pas possible de lui faire rien accepter de plus. Il est à regretter que le nom de cette digne femme se soit perdu ; il paraît certain que beaucoup d'autres Lyonnais lui ont dû leur salut dans ces temps désastreux.

Au bout d'une demi-heure, la femme *au panier* vint effectivement à passer. M. Boscary la suivit sans rien dire ; elle le conduisit à plus d'une lieue de la ville, dans une maison isolée où il se trouva tout-à-coup au milieu d'une réunion d'hommes d'assez mauvaise mine ; c'étaient les guides qu'on lui avait promis. Naguère contrebandiers de profession, ils avaient échangé leur métier si hasardeux contre un emploi beaucoup plus noble, mais aussi plus périlleux, celui de conduire hors de France et de sauver ainsi de malheureux proscrits. Il ne faut point oublier qu'ils risquaient leur vie en se chargeant d'une pareille mission ; on sait que la république était impitoyable lorsqu'on tentait de lui arracher ses victimes. Après avoir soupé ensemble, M. Boscary se mit en marche avec deux de ces hommes, ils étaient tous les trois bien armés ; la marche fut longue et pénible et dur toute la nuit à travers les bois et les rochers. Ils évitaient avec soin les chemins battus et les sentiers frayés, afin d'échapper à la vigilance des postes nombreux répandus sur la frontière. Après avoir ainsi franchi les premières assises de la chaîne du Jura, on arrive le matin à un ruisseau qui formait la limite de la France ; et lorsqu'on fut sur la rive opposée, les deux contrebandiers dirent à celui qu'ils venaient de sauver : *Vous pouvez à présent vous moquer de la République.* Comme ils avaient été charmés de la gaité qu'avait montrée M. Boscary au milieu des dangers et des fatigues de la route ils ajoutèrent : *En vérité, vous avez l'air d'un bon vivant et franchement c'eût été dommage qu'on vous eût guillotiné.*

Après avoir généreusement récompensé ses guides ,